

SEIJIRO MURAYAMA / ÉRIC LA CASA

"Supersedure" – Hibari Music 16, 2009

Par Lionel Marchetti

*"C'est lorsque la connaissance et l'action sont une,
que toute pensée disparaît
et que l'on sait agir.
Voir, écouter, percevoir et sentir, manger,
tout s'accomplit dans la tranquillité." – Ashtāvakra Samhitā*

Cartographie

Une carte en papier dépliée sur le sol. Echelle 1/50 000^e. N'est-elle pas cette vue d'en haut du monde, soudain miniature – à portée de mains – par-dessus lequel il est désormais possible de faire des pas de géants, de planer jusqu'à saisir d'un seul regard l'adret et l'ubac de toute chaîne de montagne? Bien dessinée et colorée, avec ses ombres, ses reliefs, ses courbes de niveaux, une carte ne nous offre-t-elle pas la possibilité de cette élévation à laquelle chacun aspire dans ses rêves les plus fous et où, d'un seul coup d'aile, comme l'aigle se prenant aux courants ascensionnels, nous quittons les cimes pour rejoindre la pleine mer, abandonnons le delta d'un fleuve pour remonter ses méandres jusqu'à sa source et enfin, reprenant de l'altitude, où nous nous postons à l'ombre de sublimes cumulus orageux déchaînés dans leur énergie électrique naturelle qui iront bientôt gonfler de leurs eaux les torrents, conformément à la symphonie si bien réglée du cycle de l'eau?

Et si, avec la captation microphonique des sons du monde et ce, sans se priver d'un filet lancé sur le réel pour embrasser une multiplicité de points d'écoutes (tout comme de mettre en scène un ou des acteurs sonores au sein de lieux choisis) se dessinait, via l'écoute haut-parlante, une nouvelle approche du paysage?

N'avons-nous pas là une façon neuve de déchiffrer le monde par ce qu'il exhale comme souffles et présences en perpétuels mouvements: une visite acoustique des flux qui nous englobent et de la façon dont l'habite la race des hommes, tout comme la faune, la flore et les autres manifestations ou phénomènes naturels?

Ne découvrons-nous pas là une nouvelle façon d'aimer le monde, de le parcourir et ce, en nous en proposant l'auscultation active via une cartographie de sons qu'il s'agira désormais non plus de déplier au sol mais de goûter poétiquement et bien sûr, musicalement?

Aux frontières de la fiction

Insufflés de ce que nous pouvons appeler ici une double main artiste, interprétés sensiblement, portés jusqu'à nos oreilles à la façon d'une écriture auditive évoluant au contact des choses et parmi les choses voici, dans cette succession de cinq compositions de Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa: "Supersedure", une complexité d'espaces arpentés de plein corps – nous avons des yeux, des oreilles, des jambes et il s'agit de s'en servir. Nous voici sillonnant le dehors, tout comme le firent les compositeurs/instrumentistes/capteurs de sons qu'ils furent eux-mêmes en tant qu'acteurs de leurs propres productions sonores au sein d'une diversité de milieux. Nous voici, grâce à leur lecture musicale agissant comme un filtre révélateur, au contact avec ce qui, du monde, restera toujours unique sur notre planète où l'atmosphère permet que les molécules d'air s'entrechoquent et relaient des mouvements d'ondes jusqu'à nos oreilles. Nous voici précipités, au sens le plus chimique du terme, au sein d'une série de fresques bigarrées et notre sensibilité est à son tour engagée: elle ressort élevée, affinée et assainie puisque nous avons appris quelque chose de vrai survenu du grand dehors, puisque nous voilà accompagnés de ses dynamiques, de ses complexités, de son pouls et surtout de cette palette étonnamment composée de percussions instrumentales et autres manifestations acoustiques naturelles, le tout agissant comme une puissante forge des couleurs et qui, même si l'on ne saurait trop l'exprimer avec des mots, s'offre à nous, dans "Supersedure", en une imposante clarté musicale proche d'un art documentaire élevé jusqu'aux frontières de la fiction.

Idée détournage sonore

Il existe une magie perceptive que nous avons tous éprouvée, au moins une fois, à l'école, en cours de sciences naturelles, lorsqu'il s'agissait d'observer au microscope, par exemple, les lamelles de verre resserrées puis parcourues de poussières flottantes, lorsqu'il s'agissait d'étudier la chorégraphie de cellules semblant nager à l'aide de leurs cils en un vaste océan ou encore d'admirer, agrandie vingt fois, trente fois, cent fois... l'aile d'une mouche ou de tout autre insecte rare. Il semblerait que Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa, avec leur approche détaillée du dehors – en tant que compositeurs preneurs de sons – et maîtrisant un outillage microphonique aux couleurs et usages très personnels (voici avec eux parfaitement exprimée l'idée de détournage sonore) répondent, du proche au lointain, se situant volontairement entre concret et abstrait, à l'exigence d'une telle mise en perspective des espaces acoustiques naturels qu'ils ont librement agrandis, façonnés, savamment sélectionnés et rendus, au final, pour notre perception auditive, délibérément affolants puisqu'ils arrivent, au travers de leur écriture concrète, à construire un labyrinthe musical mul-



tipliant une kyriele de stratégies compositionnelles et ce, pour le meilleur de ce qui devient, dans leurs mains et pour le plaisir de notre écoute, un espace de forces sonores imbriquées.

Aller sur le motif

J'ai en face de moi un tableau de Claude Monet et c'est cette foison de touches luxuriantes qui toutes, sans exception, semblent être des particules de vie. Le peintre sait que du moindre détail assumé, lorsque travaillé avec clarté, à tout instant de sa réalisation et jusqu'à la faite de lui-même – un geste juste pour chaque touche – va se bâtir, progressivement, depuis les strates les plus profondes de l'œuvre, la plénitude d'une forme à venir qui sera d'autant plus perçue comme évidente une fois achevée.

Si la vie doit se manifester, depuis l'œuvre et dans l'œuvre, ce ne sera jamais en sifflotant, en y imposant de manière pousive, à rebours ou en retard, quelques organes artificiels. Non. Ce sera plutôt par l'intermédiaire de ces présences actives, en un geste artisanal (au sens noble du terme) comme autant d'instant vécus pleinement par l'artiste, agencés dans l'élan d'une dynamique essentielle, nécessaire et dictée, cela va de soi, sans aucune demande extérieure (et nous abandonnons ici l'idée d'artisanat): une intuition constructrice, nourrie et forte d'elle-même, située bien au-delà du mondain et de ses vipères.

N'est-ce pas ainsi que l'œuvre (puisque qu'il s'agit bien d'une œuvre dont nous parlons) obtiendra le plus de vie possible, sans discours extérieur, oiseux et stérile, et qu'elle sera désormais capable, depuis ces façonnages essentiels réunis enfin en une unique parole, de communiquer ses exigences internes, en toute simplicité, générosité et surtout en toute liberté?

Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa savent cela. S'ils s'aventurent dans le monde avec leurs microphones et autres instruments musicaux, ce sera, comme le peintre, pour rejoindre le motif. Ce sera pour prendre place là où la lumière acoustique leur saute aux oreilles de façon pleine et sereine. Ce sera, dès lors, pour eux, autant d'occasions de travailler imprégnés de telle ou telle clarté harmonique spontanée, éprouvant par-là le monde comme un jeu – le jeu du monde – et à la faveur de la complexité de ses instants de cristal, offerts à tous si l'on veut bien se rendre disponible pour les voir ou les écouter. Ce sera toucher, avec leur corps, de tout leur être, le temps à vif qui à chaque écoute renaît. Et n'est-ce pas ce qu'il est demandé à tout phonographe: être une oreille d'or au sein du monde qui l'entoure? Oreille amoureuse du silence à l'instar d'une forge inverse, également; puis de l'attente, voire de la traque: nous savons que certains compositeurs (Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa en font-ils partie?) n'hésitent pas à installer des pièges à sons en se servant de la capacité nouvelle des machines contemporaines peu gourmandes en énergie... Cette traque n'est cependant pas une chasse, ni une tuerie. À chaque jour, nouveau, toujours nouveau sans cesse... Cette quête, par l'écoute et le jeu, est plutôt une ode à l'ouverture, à la simplicité d'être là. Une ode au fait d'apprécier et de mesurer ce qui nous entoure. Héraclite: "Comment se cacher à ce qui jamais ne disparaît?" Comment révéler le monde, savourer ses forces et bien sûr les partager? Ne faut-il pas, comme le font Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa, le sillonner en long et en large, l'ausculter, le dessiner, le peindre et le dessiner encore, l'enregistrer et le composer à nouveau pour en apprendre les complexités et les vigueurs?

Le réel

Le réel, pour Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa est donc le milieu qu'ils ont choisi pour s'exprimer. Un milieu se situe généralement à la croisée de dynamismes et d'identités complémentaires. Le monde, si l'on ouvre les yeux (et les oreilles) est peuplé. Peuplé de forces. De la pluie à la pierre. De la vie des Hommes et leurs labeurs industriels jusqu'aux ramifications énergiques et naturelles de ce qui semble parler bien au-delà du langage des mots: le langage des formes. Choisir d'évoluer

dans un milieu c'est aussi délibérément en perturber, volontairement ou à son insu, les courants profonds et générer de nouvelles relations qui pourront être fructifiantes ou... catastrophiques. Cependant, ici, il ne s'agit aucunement, il me semble, de capter pour aller épuiser. Non. En suivant, dans "Supersedure", cette double main artiste, nous assistons à une ouverture sur la vivacité contagieuse de la magistrale acoustique du monde et de tout ses possibles sonores, qui se mettent à jouer de concert, en toute maturité d'écriture et ce, au travers d'une palette savamment agencée qui déploie un jeu instrumental riche, souple, intelligent et expansif, associé à un véritable art des sons fixés.

Le réel pour Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa est leur terreau. Et nous acceptons de voyager avec eux. De ce terreau, de cette Terre (et de tous les êtres qui l'habitent, la construisent, la modifient...) – de ces formes – ils tirent les leçons d'une complexité à l'œuvre, essentiellement active, sans cesse recommencée, qui va nourrir profondément leur langage musical et tout autant le renouveler. Car nous voici face à une œuvre chargée de la densité poétique la plus pleine qui soit. Poétique résultant d'un équilibre entre une vision ouverte sur le monde et ses contradictions : la Nature, l'Homme et la Nature, la Nature accueillante ou dangereuse, l'Homme et ses conflits... Poétique conduite par un langage personnel pour l'exprimer. Poétique de la vie. Poétique du Monde.

Mais celle-ci ne proviendrait-elle pas, également, et pour revenir à notre champ proprement musical, de la démarche phonographique beaucoup plus ouverte sur le dehors – le grand dehors – que les ratiocinations abstraites, capitonnées et au final souvent trop cinématiques des studios électroacoustiques où les compositeurs, s'ils n'en sortent pas, se retrouvent perpétuellement crochétés sur leurs outils et surtout, sur eux-mêmes ?

Un retour au naturel

Peut-être est-il nécessaire, ici, de défricher quelques éléments d'une syntaxe (paradoxalement affinée quoi qu'il en soit en un studio clos : l'atelier des sons) qui reste tout de même le nerf technique de cette expression artistique permise, dans tous les cas, par l'enregistrement des sons et leur diffusion haut-parlante.

Tout en gardant, au long de leur écriture, une idée des échelles qui serait déployée au travers de la maîtrise d'une syntaxe associée à une palette largement assumée dans ses complexités (et donc fréquemment détournée en tant que telle) : du proche au lointain, de la distance la plus respectueuse (presque au contact mais sans aller jusque-là) vers une captation obtenue avec des microphones certainement inversés dans le rendu de nos habitudes des directions (n'est-il pas parfois possible de sentir l'instrumentiste posté derrière nous, ou encore de soupçonner un phénomène qui nous presse de nous retourner, du fait de sa diaphanéité ?) et ce, avec cette originalité d'une signature de la facture portée à deux, tant par le percussionniste que par celui qui enregistre activement voici, dans "Supersedure", que nous est parfaitement restitué le souffle profond du réel – une vigueur essentielle, profonde et musicale qu'il s'agit, selon moi, de rendre expressive au sein de toute composition – tout comme l'air : cet air lumineux, primordial, qui circule entre les choses et leur donne une densité de vie et du relief.

Le souffle profond du réel, avec Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa, rendu dans leur écriture au sein d'une mise en jeu des échelles acoustiques entre les choses (nous pourrions en ce sens parler de leurs manipulations diverses de la notion d'images-ponds dans leur mise en scène des objets sonores...) n'est-il pas, singulièrement, la compréhension des relations saines et complexes qu'il est envisageable d'échafauder entre l'homme et son milieu : le cosmos ? Et ce, dans ces compositions, sans dispositif mental hiérarchique : nous parlions plus haut de l'Homme et de la pierre, de l'industrie et de la pluie, du peuple des formes...

Le souffle profond du réel, quand bien même nous pouvons nous douter que les astuces de l'écriture électroacoustique permettent de mélanger les sons en direct (multiplication des microphones et des mixages actifs au moment des tournages sonores...) tout comme en différé (de retour à l'atelier des sons – le studio – pour travailler au montage, à de nouveaux mixages et enregistrements et ce, avec le recul auditif nécessaire à l'élaboration de nouvelles strates et autres traitements...) s'imisce parfaitement dans "Supersedure", en épaulant foncièrement l'œuvre d'une présence musicale première, indivise et naturelle. Il y a ici, selon moi, un retour du naturel au sein de l'écriture et dans un art original que seul le médium permet. C'est ainsi que le jeu instrumental aura gonflé le geste compositionnel jusqu'à ce que celui-ci respire en lui-même de telles énergétiques, jusqu'à ce qu'il transpire de ce qui aura constitué le propre d'une poétique instrumentale, corporelle et intimement liée à l'espace du dehors, portée ici à deux et associée – mariée – pour finir, à l'acte ultime de composition musicale qui, précisément, s'emploie à jouer, à son tour et adroitement, avec ces étonnants tournages sonores.

Un humeur mystérieuse

Dans tels ou tels autres passages, nombreux, et pour affiner un peu ces quelques notions, il est donc possible d'entendre (concernant ce que nous soupçonnons être un même phénomène) tant le devant d'une scène que le derrière de sa manifesta-

tion. Nous pensons aux perspectives imbriquées des Cubistes. Sauf qu'avec le son enregistré, quand bien même l'étrangeté rapidement se signale à nos sens auditifs, nous n'avons pas cette sensation du monstrueux que pouvait prendre les atours d'un visage, par exemple, façonné de la sorte en peinture. Les phénomènes sonores, au sein d'une écriture cherchant délibérément le mélange hétéroclite, précipitamment s'agglutinent et forment, parfois d'emblée, un être nouveau – encore faudra-t-il maîtriser un langage, tout comme les propriétés techniques efficaces et nécessaires à un tel chantier.

Cependant, l'objet sonore ainsi obtenu ne porte-t-il pas tout autour de lui comme une traîne ? Et cet appendice, semblable à une ombre, ne serait-il pas lié à cette multiplicité des approches au moment de sa confection ou captation (aller sur le motif, choisir les angles acoustiques, transformer, manipuler, mélanger, monter...) ou encore à cette nécessité que nous ressentons tous, face à un objet nouveau, d'un retour à la source, afin d'en mieux éclaircir la genèse ?

Il se révèle ainsi à l'auditeur un filer d'unité contradictoire, affublé d'une humeur mystérieuse, que Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa conservent avec justesse – humeur jointe à leur panoplie de temporalités enlacées et avec la dose nécessaire d'inquiétante étrangeté propice aux dérives imagées, propice à une multiplicité d'interprétations et certainement même, favorable à une mise en scène de l'auditeur pris au miroir du son qui le met en phase, définitivement, avec ces apparences de fictions.

Du temps sur le temps.....48'13"

Voici du temps, également, dans cette composition, qui prend son temps, quand bien même nous ayons souvent affaire à des masses complexes, métalliques, industrielles, rapides, possédant une multiplicité de faces, sans concessions dans leurs polis et leurs textures, et qu'il aura bien été nécessaire de capter en des gestes rapides, voire difficiles, depuis ce moment microphonique qui lui, et pour nous auditeurs, devra prendre encore et encore le chemin de l'air via le paradoxe de cette boîte haut-parlante : une boîte, justement, qui de par sa fermeture devient un cadre énergétique pour une ouverture.

De même et à la suite, dans "Supersedure", la musicalité respire depuis un tel point focal, catalyseur de forces, tant au niveau du médium qui nous permet de l'apprécier (le disque CD à la chaîne électroacoustique associés) qu'en ce qui concerne une posture pleine endossée, il me semble, en toute maturité par les compositeurs, dans leurs jeux instrumentaux et leurs gestes de studio. Voici certainement un atout qui donne à leur musicalité composée encore plus de solidité, de rigueur et de vigueur. Ce point focal, délivré et audible depuis cette attitude artiste essentielle représente, selon moi, l'intimité des compositeurs mise à nu et qui, désormais, fraye au sein de l'œuvre elle-même car ils ont été vrais, vraiment et ce, tout au long de leur parcours de composition. D'un tel point focal le détail rayonne, s'amplifie, augmente. Il grandit. Il devient contagieux. Il va dès lors prendre le dessus et évoluer, dans la perception de celui ou celle qui écoute, vers quelque chose comme un point d'impact. Et cet impact délivrera sa sève à l'instant d'équilibre entre le souffle intérieur proprement éprouvé par les protagonistes (ici capté, par exemple, lors des tournages sonores...) et notre écoute ouverte à de telles manifestations – une coïncidence nous menant jusqu'aux portes d'un autre rapport au temps.

Et n'est-ce pas en ces circonstances que l'intuition décide d'elle-même, à la place de toute pensée ou idée trop volontaire, et se partage entre celui qui fait, qui a fait et celui (ou celle) qui désormais écoute, délivré puis finalement disponible à la structure enfin vacante d'une telle contagion ? Dès lors, le temps, plus qu'une horloge qui bat se mue en un axe rayonnant. Une visée – immobile. Un œil protecteur où l'on s'enroule et où l'on s'engouffre plutôt que d'être cette fenêtre devant laquelle, à notre insu, se déroule sans fin un film d'images.

Le temps prend son temps et s'immobilise, définitivement, nous postant aux abords inverses du sensible pur.

Le temps devient une forme ; *"la forme du temps est un cercle"* (François Bayle) et Angéus Silesius de rajouter : *"Je ne sais qui je suis, je ne suis qui je suis : une chose et non une chose, un point nul et un cercle."*

S'il existe donc un paradoxe riche, au sein de cette œuvre, il se situe précisément en cette étrange articulation : l'insaisissable est révélé au travers d'une syntaxe agrémentée d'un vocabulaire proche du documentaire, descriptif, cela va de soi, ici et là, et bien réel – en quelque sorte terre à terre – que beaucoup se dépêcheront de qualifier de trop concret et impropre à la vie musicale plus abstraite. Mais il y a autre chose. Car dans "Supersedure" les images sonores s'activent jusqu'à s'approcher d'un semblant de fiction, mais sans aller jusque-là... Or n'est-ce pas en ces lisières – la voie du milieu – que s'affirme, avec Seijiro MURAYAMA et Éric La Casa, une réponse suprême au temps fixé devenu, dans leurs mains expertes, une instance pariant sur une entière liberté pour l'ouverture de nos sensations temporelles et ce, quand bien même quarante neuf minutes et treize secondes dureront éternellement 49'13" ?